

Croquis de voyage

d'Alger à Québec



LA-BAS, Alger disparaît dans la brume toujours grandissante qui s'élève de la mer bleue... Il est cinq heures du soir. En ce temps d'automne, c'est l'heure où, aux rayons du soleil couchant succède la

tremblante clarté des gaz... et à mesure que notre masse noire s'enfonce à l'horizon, Alger ne nous apparaît plus que comme un immense rayonnement de clartés boréales... Alger ! la vision de la cité blanche qui vient de disparaître est encore bien vivante en moi... Alger ! avec son brouhaha indésirable, son monde affairé, se heurtant dans différents costumes, depuis le complet "up to date" du jeune sportman jusqu'au sale burnous du montagnard Kabyle perché sur sa bourrique. Tout ce peuple s'interpellant dans des langues impossibles ; au milieu du bruit assourdissant des charriots, des fiacres et des omnibus roulant sur la chaussée pavée. Alger !... Octobre, le mois des crépuscules embrumés que traversent des sanglots, le mois des buissons dépouillés, le mois d'agonie où les grands arbres grelottent aux fraîcheurs de l'aurore, où les nids violés font de rondes taches dans l'entrelacement violet des branches nues... octobre pourtant, partout accompli son œuvre. A Alger, c'est l'éternel mai... Hier encore, de la chambre de mon hôtel, tout près du parc Bresson, j'avais la douce sensation du soleil entrant par la fenêtre, en ondes tièdes. Des mouches bourdonnaient et se heurtaient aux plis des rideaux... les branches des tilleuls et des palmiers, au dehors, dans le parc s'agitent comme des éventails qui bouchent l'horizon... les appels amoureux des oiseaux vibrent sous les feuilles. L'air est doux, trempé comme les fraîcheurs de l'aube... Alger ! et tandis que le vaisseau fuit maintenant dans la nuit scintillante, je plonge plus loin, sur cette terre merveilleuse et étrange d'Afrique, mon regard éperdu. Et, dans mon beau rêve, je vois les montagnes bleues et vertes transparentes par delà toits et collines, vaguement ensevelies dans les pâleurs bleutées du ciel... Puis cette plaine qui se déroule comme une mer profonde, c'est l'infini des sables. C'est la terre rougeâtre et terne sur laquelle se détachent comme des îles de vertes oasis, tandis que de longues bandes sablonneuses semblent les grèves endormies d'un rivage inconnu. Cette surface unie qui s'en va jusqu'à la ligne violette ou noire de l'horizon, est-ce la terre encore ?... Est-ce de l'eau ?... et voici des forêts de palmiers qui balancent lentement leurs hautes cimes empanachées au vent rafraîchi du soir.

Mais, en effet, la brise fraîchit. Les petites lames de fond qui viennent clapotter aux flancs de notre "Djurjura" m'avertissent que je suis au milieu d'une autre immensité. La Méditerranée ! Merci aux petites lames de fond... je suis bel et bien sur la mer que Veillot appelait : "la mer des idées, de la civilisation et des arts, la mer épique".

Bref, c'est un sujet épuisé qu'un voyage sur ces flots azurés ; rien à signaler du reste ; pas la plus petite barque, pas le moindre navire à l'horizon. Et silence profond ; les preux Romains et "les lurons de Carthage" ne se reconnaîtraient plus sur ce champ de leurs exploits. Et si ce n'eût été les bêlements plaintifs et étouffés des dix-huit cents moutons renfermés dans les flancs du navire, les sons fêlés de la cloche du bord et les sifflements irréguliers de la brise dans les cordages, je me serais cru, durant toute la traversée, bercé par le silence des grèves endormies.

Donc, après une heureuse traversée de vingt-huit heures, en bon état, je me trouvai, un beau matin, sur les quais de Marseille... hum ! quelqu'un a déjà osé dire : de Marseille "odorante". Je lui laisse toute la responsabilité du mot. Pour ma part, je ne le risque pas, et je dis : de Marseille, tout court. Que voulez-vous, on a ses scrupules. Je dirai bien : "Alger la blanche", ou "la bien gardée" ; Carthage "la grande" abstraction faite du petit mensonge

que l'on ferait en ajoutant aujourd'hui cette épithète à la ville déchue d'Annibal ; Rome "l'invincible" ; Paris... tout ce que vous voudrez ; mais Marseille "l'odorante" !... Très bien si vous trouvez "odorantes" les senteurs du poisson, des moules, des marons cuits, de la friture et de la bouillabaisse...

Durant l'aller de mon voyage, j'avais déjà eu l'occasion de passer six jours à Marseille. Je passe une journée au retour.

Sur Marseille, il y aurait tant à dire qu'il vaut mieux, je crois, n'en rien dire du tout.

Pourtant, dans cette ville il y a de si belles choses que je ne puis, vraiment, m'abstenir d'en signaler quelques-unes.

Ce dont tout le monde a entendu parler et que l'on voit, en premier lieu, c'est l'imposante église Notre-Dame de la Garde, la Sainte-Anne de Beauré des navigateurs méditerranéens, qui domine toute la ville et d'où le panorama est incomparable.

A signaler encore le Palais de Longchamps qui, dit-on, avec l'Opéra de Paris, est regardé comme l'un des plus magnifiques monuments élevés dans



Le quai d'Alger, près de la gare

le cours du dernier siècle et qui contient un très intéressant musée. Inutile de dire que Marseille possède aussi sa Bourse, sa Chambre de Commerce, son Hôtel des Postes. Je n'oublierai pas, non plus, le Pharo, l'abbaye de Saint-Victor, la Major dont l'intérieur est décoré de la plus merveilleuse façon et qui font l'admiration du visiteur. Et que d'autres choses encore : les splendides grèves du Prado et de la Corniche. Il y aurait bien encore à signaler les grèves des débardeurs et de tous les employés du port, mais n'en parlons pas, elles sont finies, bien finies, paraît-il.

Et la Cannebière ? Troun de l'air ! j'allais la passer sous silence : un vrai boulevard parisien bordé de ses luxueux édifices et de ses brillants ca-



Famille de Maures, à Alger

fés ; belle et originale avec, au bout, la forêt de mâts que bercent les eaux du Vieux Port...

Mais, adieu Marseille ; valait-il bien la peine de dire que je n'en parlerais pas.

Bien entendu, quand on est à Marseille et que l'on veut se rendre de là à Paris, c'est le P. L. M. qu'il faut prendre : c'est-à-dire le chemin de fer Paris-Lyon-Méditerranée qui doit nous conduire à la Ville-Lumière. C'est ce que je fais en versant consciencieusement les 42 francs qui me mettront en possession du petit billet bleu sans lequel, jamais, avec la meilleure volonté du monde, je ne verrais Paris, à moins de me résigner à m'y rendre sur la "piste à Pataud".

Je n'ai pas besoin de dire que le chemin de fer Paris Lyon-Méditerranée est un des plus importants du monde, qu'il traverse de grands centres, qu'il est en communication avec les bateaux de tous les grands

ports du Vieux et du Nouveau Monde. C'est le cas, paraît-il, de tous les chemins de fer existants. Voir les prospectus...

Donc, comme je me rends à Paris, et directement, à 9 heures du soir, je suis commodément installé dans une boîte à surprise à quatre places : premier arrivé ; qui va suivre ?... Le cliquetis d'un sabre-baïonnette ne me laisse pas de doute, je vais me trouver en l'aimable et rassurante ou... peu rassurante compagnie d'un disciple de Mars : figure réjouie ; c'est un piou-piou d'Aix, en convalescence, il va voir maman, là-bas, en Bretagne...

Deux minutes : autre cliquetis, autre militaire. Le compartiment va donc se transformer en chambrée ? Celui-ci — le 2ème militaire — a bien soin de nous avertir en entrant qu'il arrive, ni plus ni moins, du Tonkin... Il me fait passablement l'effet de Chapuzot arrivant de Madagascar ; il soutient, en effet, durant tout le voyage, le rôle de l'ineffable héros de Jean Drault.

Encore le quatrième, et nous pourrions afficher : complet. Il ne tarde pas ; un vulgaire pékin cette fois, figure des moins belliqueuses. Quelque commis de magasin, garçon de café ou employé d'administration, je crois ? En France, qui n'est pas employé d'administration ?...

Voyageurs pour Paris, en voiture ! chante un employé de l'administration du chemin de fer.

Un coup de sifflet strident, et la machine s'ébranle... et nous emporte là-bas, en déployant derrière elle son long panache de fumée.

Il est maintenant dix heures du soir. La lune éclaire blafardement la campagne, estompant les arbres dans une lumière fine et crue ; et le paysage qui tremblote dans le cadre de la portière se déroule comme un long ruban de cinématographe. De temps en temps, un nuage passe sur la lune, engraisillant les choses... Des lumières brillent aux fenêtres des maisons qui bordent le chemin de fer, d'autres passent vite... pendant que le bruit de ferraille du train traversant un pont semble donner plus de vitesse encore au monstre de fer qui court vers Paris.

Dans la boîte, silence complet à présent. Le piou-piou nous a parlé de la caserne ; des commandements que scandent la voix rude des galonnés, des cris des sous-offs... Grâce à Chapuzot, nous savons maintenant notre Tonkin sur le bout du doigt. Il rêve qu'il est en Corée, au pays du Matin-Calme. Gare ! pauvres Japonais... Le commis, le garçon, ou l'employé d'administration s'est endormi, lui aussi du sommeil du juste, après m'avoir demandé, entre autres choses, si je savais l'anglais, me disant qu'il avait grand besoin d'apprendre cette douce langue d'Albion, que c'est indispensable pour... tout le monde, et, là-dessus, me demande comment on dit : oui et je vous remercie en anglais ?... "Yes... I thank you... thank's"...

Et puis, pour ma part aussi : "good night" !... je m'endors, et, aux conversations succèdent des ronflements de chantres honnêtes.....

Un arrêt du train me réveille bientôt. C'est Avignon.

En plein jour, je me casserais le cou dans la portière, pour essayer de voir, quand même de loin, l'antique cité des Papes ; voir au moins le fameux palais... le légendaire pont de Benezet, le pont "Where they dance round dances".

Sur le pont d'Avignon,
Tout le monde y passe.

Nous y passons probablement comme les autres et je me tourne sur un autre côté.

(A suivre)

D. P.